

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 45 fr.
Trois mois... 13 fr.	Trois mois... 22 fr.
Chèque postal Feraud 586-65	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque

## Anarchistes sans le savoir

Depuis la parution de notre « Libertaire » quotidien, à la faveur des événements, de nombreuses lettres de sympathie nous parviennent de toutes parts. Nous avons dû tripler et quadrupler le tirage qui suffisait à notre hebdomadaire. Les adhésions affluent à l'Union Anarchiste. Mais plus nombreux encore sont ceux qui, venant à nous, disent : « De tout cœur, nous nous sentons avec vous. En lisant votre journal, nous éprouvons l'impression qu'il y a longtemps que nous le cherchions... C'est curieux : nous ne savons pas encore exactement quelles sont vos théories et cependant il nous semble que nous sommes anarchistes depuis longtemps. »

Ceux-là étaient des anarchistes sans le savoir. Peut-être lisaient-ils par habitude le « Petit Parisien » ou le « Quotidien » ou l'« Œuvre » ou l'« Humanité »... Ils éprouvaient bien quelque gêne ou quelque souffrance à cette lecture — mais ils ne savaient pas.

Cependant les voici avec nous, ces hommes de tous milieux : ouvriers, artisans, techniciens, poètes, sociologues, étudiants, apprentis... Et leurs écrits, bondissants d'enthousiasme ou frissonnants d'émotion, nous sont la preuve de leur attachement aux idées anarchistes.

Cependant, comment sont-ils venus à nous ? Depuis longtemps il y avait une littérature par laquelle s'exprimaient les conceptions libertaires. Depuis de nombreuses années, inlassablement, nous faisons à la suite de nos maîtres, les Stirner, les Kropotkine, les Reclus, les Sébastien Faure, l'inlassable propagande des théories négatrices de l'État et de constructives d'un milieu social dans lequel chaque individu réaliserait suivant ses forces et ses capacités, consommant suivant ses besoins, librement, sans lois, sans exploitation, vivant et pensant, hors de toute restriction et de toute sanction.

Mais les livres sont longs à lire, ils coûtent cher, pour ceux qui gagnent si peu et travaillent durant de si longues heures de leur existence. Notre hebdomadaire ne pouvait avoir qu'un tirage restreint. Il lui était impossible de suivre pas à pas l'actualité. Seuls les anarchistes éduqués pouvaient le lire. Et ainsi nous restions entre nous, enfermés dans le cercle nécessairement restreint des lecteurs habituels, sans jamais toucher la masse où sommeillent les anarchistes sans le savoir.

Et voici qu'une jeune fille décide de passer à l'action. D'elle-même elle affronte le plus monstrueux des piliers d'autorité, et de son frère poing, y fait une brèche mortelle. Germaine Berton tue le chef des Camelots du Roi.

Quelques jours avant le procès, le fils de Léon Daudet renie les préjugés paternels et vient à l'Anarchie. Attiré dans un guet-apens policier, l'enfant meurt.

Voici des faits : deux actes d'héroïsme également frappants. Et aussitôt tous ceux que n'a pu toucher l'éducation didactique sont saisis par cette propagande en action. Ils vibrent, se découvrent frères de ces deux enfants, s'intéressent aux idées pour lesquelles ils se sacrifient et nous permettent, par leur empressement autour de nous, de renouer le « Libertaire » quotidien.

La question se trouve donc posée : L'anarchie est-elle d'abord une question de savoir, ou n'est-elle pas plutôt la forte réaction d'un tempérament contre certains faits ?

Nous croyons que la vie est le meilleur professeur d'anarchie. S'il y a chez l'individu le désir de développer sa vie et l'instinct de se défendre contre tout ce qui veut l'exploiter et le dominer, il atteindra à la connaissance des idées anarchistes, bien plus par l'expérience que par l'enseignement.

Tous ceux qui ont connu les affres de l'enfance contrariée, tous ceux qui ont lutté dans un milieu familial hostile pour faire éclore, quand même, en fleur originale et éclatante, le tendre bourgeon de leur jeune âme, tous ceux qui furent des vagabonds à quatorze ans, tous ceux-là ont frôlé, au récit de l'aventure tragique du petit Philippe Daudet, ils en sont devenus anarchistes.

Tous ceux qui ont subi douloureusement et exécuté la guerre, tous ceux surtout qui ne l'ont pas subie et l'ont fuie comme la peste, tous ceux qui l'ont combattue de toute la force de leur jeunesse avide de se conserver, tous ceux qui se sont indignés des appels à la tuerie érudits chaque jour par Léon Dau-

det, tous ceux qui ont bondi sous les flots de boue, de sang et de haine dont il éclaboussait l'opinion publique — tous ceux-là qui en avaient assez se sont mis au côté de Germaine Berton, anarchiste.

Ils sont venus à nous. Et nous leur disons :

« Compagnons inconnus, nouveaux compagnons, merci. Maintenant voici que va sonner pour vous l'heure des livres, la minute sublime de l'idéal.

« Par l'acte, votre tempérament anarchiste s'est réveillé. Il a connu la joie de l'enthousiasme libertaire. Il convient maintenant, pour devenir des anarchistes sûrs d'eux-mêmes devant les événements, que vous accédiez à l'intelligence des idées.

« Vous acquerez ainsi la seule discipline que vous puissiez reconnaître : la discipline de votre esprit, une discipline qui vous appartiendra en propre et dont vous serez seul à posséder les lois.

« Alors, maîtres de vos idées comme de vos gestes, vous pourrez vraiment vous dire anarchistes. »

LE LIBERTAIRE.

## L'Aveu de leur lâcheté

Loyalement, publiquement, nous devons nous adresser un reproche, et exprimer un grand regret.

Par respect pour l'ombre sanglante du héros et pour l'opinion que nous tenions à garder, malgré le régime, de la Justice, de la Patrie, PAR DESIR D'OBTENIR UNE CONdamnATION, nous avions, je ne dirai pas accédé ni même cédé, mais laissé quelque jeu à des tendances de « modération » que nous jugeons funestes. Le procès de la contre-révolution étant intenté aux amis de Plateau, il fallait faire le procès de la Révolution, il fallait accuser d'autres gens que les anarchistes assassins, mettre en cause directement les avocats, les témoins, les prétendus martyrs de la cause antinaïonale. Aux cris d'animaux de la défense, aux prétendus textes de guerre civile qu'elle nous reprochait, il fallait opposer ce que le socialisme orthodoxe n'avait cessé de dire ou de faire, depuis vingt ans, contre la patrie, l'ordre et l'humanité.

Charles MAURAS.  
(Action Française du 26 décembre).

Ainsi, ils avouent enfin que pour obtenir la condamnation d'une femme, d'un enfant, ils laisseront leur drapeau dans leur poche, et étaleront devant le jury, des sentiments qui n'étaient pas les leurs.

Ah ! les coquins de plume que sont ces gens-là et comme l'on comprend mieux maintenant pourquoi M. Poincaré en a fait ses amis.

Qui se ressemble, s'assemble.

## André Marty et ses frères la félicitent

Nous venons de recevoir ce télégramme qui en dit plus long qu'un long article :

PERPIGNAN, 26 DECEMBRE.

« TRANSMETS GERMAINE BERTON. FÉLICITATIONS ENTHOUSIASTES. »  
JEAN, MICHEL ET ANDRÉ MARTY.

## Après la bûche de Noël



LE COMMISSAIRE D'ACTION FRANÇAISE (à ses troupes) : « Et maintenant du calme, de la discipline... Comme l'écrivait, ce matin, Notre Seigneur Léon Daudet : « Pas d'acte irréfléchi où la patrie recevrait quelque dommage. »

## Le souvenir de Laurent Tailhade parle pour Germaine Berton

Nous recevons de Mme Laurent Tailhade ces nobles lignes par lesquelles la veuve du grand écrivain anarchiste assure Germaine Berton de la sympathie enthousiaste que n'eût pas manqué de lui témoigner l'auteur de la *Ballade Solness* :

Ce lundi, veille de Noël

Monsieur,

Voulez-vous dire à Germaine Berton, dont j'ignore le domicile, avec quelle joie et quelle espérance en l'avenir — car un peuple qui rend le verdict de ce soir, n'est pas, quoi qu'on en dise, verrouillé à jamais aux idées généreuses — j'ai salué, dans votre journal, son acquiescement.

Quelle veuille bien trouver, à travers mon témoignage de sympathie, l'assurance du réconfort moral que n'eût manqué de lui apporter le grand et cher disparu, que je ne cesse de pleurer depuis trois ans. Avec quelle ardeur et quel enthousiasme il eût bataillé pour cette enfant de vingt ans, ivre de justice et de pitié pour ses frères et qui, à l'âge où les autres jeunes filles ne rêvent que flirt et dancings, frappe, au mépris de sa vie, celui qu'elle croit responsable des maux qui pèsent lourdement sur ses frères. « Qu'importe quelques vagues humanités si le geste est beau ! » Or, adversaire ou partisan de l'action directe, nul ne peut contester la beauté morale du geste de cette adolescente. Et c'est, parce que je tiens pour certain que Laurent Tailhade, de son vivant, eût fait entendre, en faveur de Germaine Berton, prisonnière, sa noble et généreuse voix que l'on trouve toujours malgré — il faut bien l'avouer — beaucoup d'ingratitude au service de la justice et des opprimés, que j'envoie, en son nom, à Germaine Berton, une pensée fraternelle et l'assurance que toutes les mères, dignes de ce nom, eussent été fières de l'avoir pour fille.

Veuillez, Monsieur, croire à mes sentiments choisis.

M.-L. LAURENT-TAILHADE.

## Des coquins sans grandeur

A les entendre ils vont tout casser, tout briser : les anarchistes n'ont qu'à bien se tenir, Germaine Berton se bien cacher. Germaine Berton circule à sa fantaisie, ses camarades continuent le train-train habituel de leur vie ; les royalistes sont mis au pied du mur et sommés d'écarter leurs menaces ; mais les fanfarons s'effondrent et Daudet Léon écrit dans son journal d'hier :

« Le meurtre de Plateau, héros de la guerre, le meurtre d'un enfant innocent, le verdict infâme, les injures et les menaces des cannibales, tout cela constitue une immense créance que nous avons maintenant, nous royalistes, nous patriotes à recouvrer... »

« Cette créance sera recouvrée, et pour le bien de la patrie. Car les morts de la guerre sont là pour nous rappeler que le souci d'un juste et exemplaire châtiment ne doit jamais nous entraîner à l'acte irréfléchi où la patrie recevrait quelque dommage. »

Mais non, polltron, tu sais bien que les dommages seraient surtout pour ton postérieur.

## La science qui tue et la science qui sauve

PERTE DU « DIXMUDE » - FÊTE DU RADIUM

Ainsi, il ne reste à peu près plus d'espoir : le *Dixmude* s'est perdu. Depuis quelques jours, on entretenait la confiance avec des nouvelles fantaisistes et des déceptions plus ou moins absurdes.

Aujourd'hui, on sait que le dirigeable n'a pas été aperçu depuis dimanche et qu'à moins d'un hasard extraordinaire il n'a pu atterrir.

Voilà plus de soixante heures que le dirigeable, devenu une épave, s'en va à la dérive. Nul ne sait où les vents l'ont conduit. Peut-être survole-t-il la mer, peut-être survole-t-il le désert, peut-être s'est-il égaré dans les sables.

Et sur cet aéronef désespéré se trouvent — s'y trouvent-ils encore ? — cinquante hommes dépourvus de vivres, d'eau potable, cinquante hommes qui ne peuvent plus communiquer avec leurs semblables, leur T.S.F. s'étant tue faute d'énergie motrice.

Certains postes, cependant, déclarent l'avoir aperçu. Mais ne sont-ce pas là de simples conjectures ? Voici le trajet du *Dixmude* d'après ces renseignements vagues : Au moment où le *Dixmude* a été aperçu par le poste de T.S.F. de Medenine, il semblait se diriger ou être poussé par le vent vers le Bordj Tataouine, vers la chaîne des monts des Ksours. De nombreux postes ont, depuis, signalé le dirigeable : Bizerte, Sfax, Tataouine, pour ne citer que ceux-là. On aurait vu briller ses phares dans le ciel. Reste à savoir si le *Dixmude*, dont la T.S.F. reste muette — et pour cause — depuis de si longues et mortelles heures, dispose encore d'assez de force pour allumer ses feux de positions. Il ne faut pas oublier que le ballon, parti de Cuers-Pierrefeu mardi dernier, vers 6 heures du matin, devait faire un voyage de soixante-douze heures au maximum de durée. Or, voici plus de deux cents heures qu'il est dans l'air. Quelle qu'ait été la prudence du lieutenant de vaisseau Duplessis de Granadan, on ne voit pas comment le dirigeable pourrait disposer encore d'assez de combustible pour assurer ses manœuvres. Quant aux divers postes qui ont signalé le passage dans le ciel du ballon, indiquons que ce n'est pas la première fois — tous les marins le savent — que les hommes de bossoir ou les guetteurs confondent les feux d'un navire avec les étoiles. (Remarque du Quotidien.)

Les recherches continuent toutefois sur la côte de Tripolitaine avec le concours du destroyer anglais *Wild Swan* et des croiseurs légers italiens *Guiliana* et *Gallipoli*.

Il semble même assez vain, à l'heure actuelle, de chercher à apercevoir les feux du *Dixmude*, car, détail angoissant, l'aéronef ne possédait qu'une réserve d'essence pour un vol de 115 heures. Or, les 115 heures ont été dépassées depuis longtemps. Et le *Dixmude* n'est pas d'un modèle à tenir l'air sans essence. Il n'a pu que tomber. Où l'épave gît-elle ? Quel est le sort de son équipage ?

Et lorsque l'on réfléchit à cette perte, lorsque l'on pense à la mort de ces hommes hardis, on ne peut s'empêcher de frémir ; car ils ont été les victimes d'un esprit maudit. Ces hommes-là, dont l'énergie aurait pu servir de si belles causes, ces hommes sont morts stupidement, pour un but qui n'en était pas un. Pour la prochaine dernière guerre il faut un matériel perfectionné. Pour les prochaines dernières guerres du Droit et de la Civilisation, il faut de nouveaux engins de mort et de nouvelles machines infernales. Pour que les enfants et les femmes puissent être massacrés en toute tranquillité au cours des futures boucheries internationales, il faut moderniser ces grands oiseaux sinistres, porteurs de bombes. Pour le triomphe de l'Armée faite Dieu et du Capital fait roi, il faut des outils de meurtre, dernier modèle. Et c'est pour cela, pour expérimenter la malfaisante carcasse que cinquante hommes ont été sacrifiés, que cinquante vies ont été brutalement arrachées. Cinquante vies ! On peut faire tant de belles choses avec cinquante vies humaines ! Et qu'il est triste alors de contempler cinquante agonies stériles...

Pourtant, pendant que la science qui tue s'acharne sur l'homme, la science qui sauve s'efforce à survivre, elle, aux insultes du siècle et à l'indifférence des fauves.

La science qui tue possède les millions et les milliards, la science qui sauve mendie d'infimes subsides. La première prend à même les coffres d'Etat, la seconde quête, humblement...

Hier on a fêté en Sorbonne le vingt-cinquième anniversaire du radium. Le radium ! La merveilleuse découverte.

Combien de difficultés n'a-t-il pas fallu surmonter pour sortir de l'inconnu la matière inestimable ! L'argent, toujours l'argent... L'argent qu'on trouve lorsqu'il est une guerre à l'horizon, l'argent qu'on ne trouve jamais lorsqu'un labeur précieux peut le transformer en source de vie...

Quelle chose mystérieuse que ce radium. C'est tout d'abord Henri Becquerel mettant en évidence la nature de l'émission spontanée du rayonnement dans les sels d'uranium, et tuant les vieilles croyances sur la matière inerte. La science neuve se fait

jour : tout vit, tout se transforme.

Voici maintenant Mme Curie dont l'attention avait été attirée par les travaux de Becquerel, puis Pierre Curie qui se joint à elle. Ils étudient. Ils cherchent. Ils travaillent avec passion. Ils sont pauvres, mais la science leur prodigue ses consolations. Leur laboratoire ? Mme Curie va nous le décrire : « Nous ne savions où faire nos traitements chimiques. Il a fallu les organiser dans un hangar abandonné, séparé par une cour de l'atelier où était notre installation électromagnétique. C'était une baraque en planches, au sol bitumé et au toit vitré, protégeant incomplètement contre la pluie, dépourvue de tout aménagement ; elle contenait pour tout matériel des tables de bois et de sapin usées, un poêle de fonte dont le chauffage était très insuffisant, et le tableau noir dont Pierre Curie aimait tant à se servir. Il ne s'y trouvait pas de hottes pour les traitements qui dégagent des gaz nuisibles ; il fallait donc exécuter ces opérations dans la cour quand le temps le permettait, sinon il fallait les faire à l'intérieur, laissant les fenêtres ouvertes. Dans ce laboratoire de fortune nous avons travaillé presque sans aide pendant deux ans, nous occupant en commun aussi bien du travail chimique que de l'étude du rayonnement des produits de plus en plus actifs que nous obtenions. »



Mme CURIE

C'est donc dans de telles conditions que les deux infatigables savants devaient travailler. Et pendant ce temps, sans doute, on devait dépenser quelques milliards pour notre aviation militaire, on devait essayer de nouvelles mitrailleuses sur nos légers appareils de chasse... Misère...

Et Mme Curie, dans un livre qui paraît, retrace le portrait de Pierre Curie, le compagnon de travail qu'une mort stupide devait enlever trop vite à ses recherches :

« Son enfance s'est écoulée entièrement dans sa famille ; il n'a jamais fréquenté ni école ni lycée. Son instruction première lui fut donnée d'abord par sa mère, puis par son père et son frère aîné. Les qualités intellectuelles de Pierre Curie n'étaient point de celles que permettent d'assimiler rapidement un programme d'études scolaires, son esprit rêveur ne se soumettait pas à la réglementation de l'effort intellectuel imposée par l'école. La difficulté qu'il éprouvait à suivre ce régime était généralement attribuée à une certaine lenteur de l'esprit. Lui-même se croyait l'intelligence lente et il lui arrivait fréquemment de le dire. Je crois pourtant que cette expression n'est pas entièrement justifiée. »

« Il me semble plutôt que, dès son jeune âge, ses facultés mentales l'obligeaient à concentrer sa pensée sur un objet déterminé, avec une assez grande intensité, jusqu'à en obtenir un résultat précis — sans qu'il lui fût possible d'interrompre et de modifier le cours de ses réflexions au gré des circonstances extérieures. »

Et à ce sujet, Mme Curie ajoute cette remarque fort juste : « Il est clair qu'un esprit de cette nature peut contenir en lui de grandes possibilités d'avenir, mais il est non moins évident qu'aucun système d'éducation n'a été prévu par l'école publique pour cette catégorie intellectuelle qui cependant compte plus de représentants qu'on ne pourrait le croire à première vue. »

Enfin, Mme Curie se rappelle avec émotion « la pauvre entreprise de deux êtres épris de recherches scientifiques... et qui semblait un défi aux possibilités matérielles. Sans outillage, sans ressources, nous avons persévéré car nous le voulions passionnément. Ainsi pour se réaliser une idée s'empare d'un ou plusieurs esprits fervents et en fait ses serviteurs ; désormais ils lui appartiennent et ne voient plus devant eux que le but à atteindre, ce but qui s'éloigne à mesure qu'on avance. »

Ah ! combien tristes sont toutes ces histoires ! Ces histoires minables où les cerveaux succombent presque sous l'adversité et ne doivent la réussite de l'œuvre qu'à la ténacité extraordinaire de leur espoir !

Quand donc s'occupera-t-on des œuvres de vie avant des œuvres de mort ? Quand donc la science qui sauve écrasera-t-elle la science qui tue ?



# LETTRE D'UN COMBATTANT

**A Germaine,**  
Camarade!  
Ce n'est pas sans quelque vague appréhension, que j'écris ce grand mot.

quelque timide crainte  
— inconscient sentiment de mon indignité? —  
que j'écris ce grand mot.

Et pourtant!  
Puisse-tu seulement y comprendre  
toute la ferveur fièvre,  
la profonde sympathie,  
la douloureuse compassion qui m'étreint  
— et l'impuissante rage qui me crispe les poings! —

En ces jours sombres  
où,  
sur la place publique  
à grand appel de trompes et de sirènes  
devant  
des badauds aux gueules sinistres,  
des indifférents qui font leur triste métier,  
et des amis fervents  
— mais claqués!  
mais impuissants! —  
la Loi,  
cette vieille gouge hystérique au rictus édenté,

aux mamelles pendantes,  
au sexe pétrifié! —  
la Loi,  
sans cœur et sans cerveau, sans yeux et sans oreilles,

muette, implacable! —  
la Loi,  
inexécute,  
tripotille ton jeune corps,  
tripotille ton cœur ardent  
— et mesure, et dépêche, et rejette, méprisante,

impuissante! —  
la Loi,  
hideuse,  
deshabille ton âme,  
analyse ta chair.

Camarade, ma sœur,  
camarade chérie, petite sœur aimée,  
je m'imagine  
— douloureusement —  
que j'en souffre autant que toi!

**Camarade,**  
ma sœur,  
toi seule fus virile  
en notre siècle de couilles molles!

Aussi,  
comme ils ont essayé de te salir,  
les châtiments, les impuissants!  
Cocheries!... Eux,  
qui ne connaissent que le lit conjugal  
ou le boxon

— De la rue des Martyrs à l'asile d'aliénés,  
d'Antonin Dubost à Stephen Pichon! —  
Vols!... Eux,

— qui du plus faible au plus fort  
— lâchement, cyniquement —  
volent à qui mieux mieux  
— et trompent la douane,  
— et vendent à faux poids,  
— honorables commerçants, —  
pressurent l'indigène africain,  
— pionniers de la Civilisation, —  
ou le contribuable français,  
— démocratiques champions du Droit et de la Liberté! —

Pouah!  
Mais passons...

**Camarade,**  
ma sœur,  
je voudrais simplement ce soir  
du fond de ma province hostile,  
de cette chambre où je pectine,  
rageusement impuissant,  
mon affection chaude vole vers toi  
et t'entourer  
et te reconforte!

Mon affection tendre, câline,  
...et mon immense reconnaissance!  
Car toi seule osas  
notre geste  
— celui du moins qui devait être nôtre,  
si nous avions été des hommes!

**Camarade chérie,**  
petite sœur aimée,  
pardonne-moi!  
Car nous,  
les combattants — pauvre battus!  
nous fimes de grands lâches!  
— Pardonne-moi, ma sœur —  
Nous avons marché,  
la trouille aux lèvres et les boyaux en ribote,  
devant le revolver de quelque Plateau gaulonné,

Et,  
à deux cents lieues à l'arrière,  
baveux, adipeux, monomane dégueulasse,  
un Daudet nous désignait nos frères d'en face  
comme cibles,  
et parfois,  
d'un coup sec,  
cassait les pattes,  
à ceux qui voyaient clair, si peu que se fût!  
Nous avons marché, re-marché, toujours marché,

un mois, deux mois, cinq mois...  
un an, deux ans, cinq ans...  
jusqu'à l'extrême limite humaine!  
Et puis,  
sur un signe,  
nous avons tout rendu :  
fusils, mitrailleuses, canons, grenades,  
sans un mot!  
Et nous avons repris  
la charrue, le pic ou la pelle,  
la plume ou le crayon,  
sans un mot!  
Nous avons tout oublié!  
morts et blessés, et les veuves et les orphelins!

Toutes les victimes de France,  
et celles d'Allemagne,  
et celles de partout!  
Sans un mot!

**Mais toi, Germaine,**  
camarade, ma sœur,  
tu nous a tous vengés!  
Tous les corps blessés  
et toutes les âmes meurtries!  
Tous les morts anonymes,  
et les enfants sans père,  
et le pauvre bougre inconnu!  
En leur nom,  
camarade chérie, petite sœur aimée,  
permets que moi  
— qui suis honteux si souvent  
de mon amer titre de combattant! —

permets que moi,  
ce soir,  
je te serre la main par la pensée,  
d'une étreinte affectueuse et forte,  
et que je te dise :  
**MERCI!**

Merci  
pour avoir réalisé  
bien imparfaitement,  
tu l'as dit,  
et douloureusement regretté! —  
mais pour avoir réalisé quand même,  
d'un geste fort,  
les vagues desirs,  
les trop lâches volontés  
et les débilés vœux  
d'une foule de castrats!

Un subordonné de Thalamas.

Dans l'angoisse,  
ce vendredi soir,  
21 décembre 1923.

## ABONNEZ-VOUS

Jusqu'au 8 janvier 1924, nous consentons à tous ceux qui s'abonneront au *Libertaire Quotidien*, les prix de faveur portés sur notre manchette.

A partir du 9 janvier 1924, le prix de l'abonnement sera élevé comme suit :

Pour la France :

3 mois 16 fr. au lieu de 13 fr.

6 mois 32 fr. au lieu de 25 fr.

Un an 64 fr. au lieu de 48 fr.

Pour l'Étranger :

3 mois 24 fr. au lieu de 22 fr.

6 mois 48 fr. au lieu de 41 fr.

Un an 96 fr. au lieu de 80 fr.

## La mort mystérieuse de Philippe Daudet

Quel fut le rôle de M. Lannes  
ami de Flotter  
et beau-frère de Poincaré?

Nous avions raison de trouver mystérieuse la fin tragique de notre petit camarade Philippe Daudet et de nous demander : Comment est-il mort? En raison de quelles machinations policières? Dans quel traquenard est-il tombé? Et tout cela n'est-il pas l'œuvre de la police particulière d'un haut personnage politique? Pour faire diversion, l'Action Française feignit de ne pas comprendre et continua à accuser les « canibales » du *Libertaire*.

Nous ne nous permettrons pas à l'instar de Léon Daudet, de nous poser en juge d'instruction et de demander au directeur de l'Action Française l'emploi de son temps durant la semaine de la mort de son fils.

Cependant, il est intéressant de noter, en attendant de plus amples précisions : 1° que le mouchard Flotter est un ami de M. Lannes, haut fonctionnaire de la Sûreté générale ; 2° que ce M. Lannes est le beau-frère de Poincaré ; 3° que Poincaré est l'ami intime et le protégé de Léon Daudet. Nous ne sommes pas seuls à révéler ces complicités. Le *Carnet de la Semaine* du 23 décembre met lui aussi les pieds dans le plat, en ces termes :

### AUTOUR DU MYSTÈRE

La déposition du libraire Le Flaouter et les commentaires dont les hauts fonctionnaires de la Sûreté générale, d'une part, et M. Pujol, de l'autre, l'ont accompagné, a jeté un jour nouveau, non pas sur le drame lui-même, dont toutes les péripéties sont connues, mais sur le maquillage de la vérité auquel s'efforcent parallèlement depuis quinze jours, la Police et l'Action Française.

La conférence qui eut lieu, le 25 novembre au soir, entre les magistrats du Parquet, M. Guichard, chef de la police municipale, et M. Léon Daudet, explique les mensonges successifs des gens de l'A. F. depuis le jour où ils passeront outre à la parole donnée par leur acolyte, et les révérences, les demi-vérités, les silences voulus de la Police.

La vérité officielle est donc qu'après la visite faite par Philippe Daudet chez l'industriel Le Flaouter, colporteur de brochures malthusiennes soumis au contrôle de la Sûreté, la police fut alertée ; qu'un service de surveillance fut organisé et que, par suite d'une erreur de signalement, le jeune homme put franchir sans être inquiété le cordon d'agents mobilisés pour arrêter le conspirateur.

C'est au sortir de cette embuscade que, se sentant pisté, le jeune homme sauta dans un taxi et se donna la mort.

Ne craignait-il pas d'avoir été reconnu? Ne l'avait-il pas été et ne lui a-t-on pas fait savoir que ses projets étaient connus ainsi que son identité, et que son père allait être averti, si, de lui-même, il ne reprenait le chemin du foyer familial... Là est, sans doute, la clé du mystérieux suicide.

Mais, il est impossible que la police, le 25, au soir, quand elle avertit Léon Daudet, ne lui ait pas communiqué les renseignements qu'elle avait reçus sur les projets de son fils, et sa conversion à l'anarchie. C'est pour cette raison que le secret fut gardé de part et d'autre. Daudet ignorait alors que d'autres étaient au courant. Les révélations du *Libertaire* l'ont surpris et forcé à se déjuger, à mentir sciemment, en accusant à la fois les anarchistes et les policiers.

Mais, pourquoi a-t-on usé de tant de prévenances pour le directeur de l'A. F. ? L'industriel Le Flaouter avait prévenu M. Lannes, son voisin, un des hauts fonctionnaires de la Sûreté générale. Or, M. Lannes est le beau-frère du Président du Conseil, ayant épousé la seconde sœur de Mme Poincaré. Le premier soin de M. Lannes fut donc d'avertir son beau-frère. Et on imagine que furent données des instructions immédiates et sévères pour que l'affaire ne fût pas ébruitée et pour que la famille fût discrètement avertie.

Est-ce pour cette raison que l'Action Française répète avec tant d'insistance que M. Poincaré fut tenu dans l'ignorance de tout?

## LE THÉÂTRE chez les anciens bagnards

M. Albert Londres, qui s'est spécialisé dans ces sortes de reportages, a donné quelques détails intéressants sur... le Théâtre au bagne. Car il paraît que les bagnards, eux aussi, ont leur théâtre, j'entends par là les bagnards qui ont fini leur peine, mais qui sont obligés de rester là-bas pendant encore un certain nombre d'années, selon la loi. Et pourquoi pas? Ne faut-il pas qu'ils s'amuse tant bien que mal, ces malheureux qu'a maudits la destinée?

Voici, d'après M. Albert Londres, la description du théâtre du pénitencier de Saint-Jean-du-Maroni : « Ce n'est pas la Comédie-Française, ce n'est pas le Casino de Vichy. Inutile de sortir ses jumelles pour loger la grande coquette. Leur théâtre est une case. Ils aiment les bonnes choses. Au programme : *La Rafale*, *L'Anglais tel qu'on le parle*, *La Souriante Madame Beudet*. Aujourd'hui, c'est *La Tour de Nesle*.

« Voici Marguerite de Bourgogne qui arrive en sautant sur les bancs, pour m'être présentée. Elle est rasée de près et tatouée aux deux bras. Evidemment, elle est tatouée ailleurs, mais, décente, ne montre que ses bras. Je lui offre une cigarette; elle préfère une chique. C'est le « pilon » Delille.

« Les premières sont à 0 fr. 40, les secondes à 0 fr. 30, car, même au bagne, l'égalité n'existe pas.

« Voilà le vieux Lévy, régisseur de métier.

« Jadis, dit-il, j'étais aboyeur à Montparnasse, Montmartre, Montcey. Me voici à Saint-Jean. Le grand art mène loin!

« Dites-le, fait un cabot au bérêt cascadeur, si Paris continue de ne pas donner de théâtre à Antoine, il peut toujours venir ici, nous l'embauchons!

« Eh! le photographe, tu ne nous prends pas? Les deux plus beaux descendent au pied de la case et posèrent. Ils avaient de splendides gueules de fripouilles. L'un tenait un poignard à la main... »

Le vieux Lévy!

Nous l'avons connu, en effet, à Montparnasse autrefois... On vieillit vite au bagne.

Ce Delille, dont parle Albert Londres, c'est la jeune première de la troupe; c'est elle qui fait Marguerite de Bourgogne, Catherine Howard, Zélie Jacqueline de *Gigolo*, Suzette dans la *Jaqueline* de Sacha Guity, Albertine de la *Tante d'Honfleur*, Louise de Pontcourlay dans l'opérette de Varney, — car « elle » chante aussi, — Mme Beudet, Jeanne Brandon des *Conquérants*, Natacha Mikalovna du *Vertige*. Ses succès dans les rôles féminins permettent toutes les suppositions, mais que faire à cela? Le forçat n'a pas « ses droits à l'amour et sa place au soleil »; il n'a droit qu'à l'amour ignoble. Mieux vaudrait la mort.

Et maintenant, quel est le répertoire des forçats? Nous venons de citer qu'il y a des titres de pièces : ils en jouent d'autres encore.

Ils jouent *Catherine Howard*, drame en cinq actes et huit tableaux, d'Alexandre Dumas; les rôles sont interprétés par Boucher — il y a aussi un Boucher, là-bas — Schmitt, Sandré, Piriou, Calmus, Rémy, Lalande, Delille, Sorbets, etc. Ils jouent, non seulement le mélodrame, mais le vaudeville, l'opérette et les toutes dernières comédies créées à Paris.

Chaque samedi, il y a un changement de spectacle au Théâtre du Pénitencier de Saint-Jean. Les quelques programmes qui sont en notre possession — une petite poignée — attestent l'éclectisme du directeur.

Samedi 31 mars 1923, *Gigolo*.

Samedi 7 avril 1923, *Ma Vante d'Honfleur*.

Samedi 14 avril 1923, *Les Mousquetaires au Couvent* (on commencera par *Le Choix d'un Genre*, un acte de Labiche).

Samedi 28 avril 1923, *La Souriante Madame Beudet* et *Les Conquérants* de Charles Méré.

Samedi 5 mai 1923, 115, rue Pigalle, comédie d'Alexandre Bisson.

Samedi 2 juin 1923, *Le Vertige*, de Charles Méré.

Samedi 9 juin 1923, *Seul*, un acte de Henri Duvernois, et *Jaqueline*, trois actes de Sacha Guity.

Samedi 16 juin 1923, *La Fille de Madame Angot* (on commencera par *Les 37 sous de Montaudou*, un acte de Labiche).

Et ce qui est encore préférable à tous ces détails, c'est l'opinion d'un bourgeois sur le bagne et sur les traitements qu'il subissent les bagnards. Voici ce qu'il écrit, à ce sujet, M. Marius Boisson, dans *Comœdia* : « S'il y a une disproportion entre l'application de la loi et l'esprit de la loi, il n'y a plus loi. Les forçats sont frappés d'excommunication sociale, on les frappe en bloc, sans tenir compte de leurs crimes, les meurtriers mêlés avec les faussaires, les bons avec les mauvais — car il peut y avoir encore des bons parmi eux — on les mêle redoutablement, avec cette indifférence impitoyable et contradictoire qui règne à la prison, à l'hôpital, au régiment. Ce mélange écumant ne produit que du mal. L'auteur de : *Au bagne* a fort bien remarqué que les forçats, justement condamnés, justement flétris, justement exclus, paient plus que leur peine lorsqu'on les laisse sans pain, sans soins, disgraciés. Il eût été préférable de les condamner à mort; au reste, c'est la mort qu'ils attendent tous, comme la seule libération qui soit; ceux qui sont dans l'île où l'on immerge disent de mourir : *finir dans un requin*. Ces gens ne sont pas que punis, on les accable. »

Opinion de bourgeois, à retenir.

## Vient de paraître

aux éditions de  
La LIBRAIRIE SOCIALE  
9, rue Louis-Blanc (X<sup>e</sup>)

## DEVANT LA VIE

poèmes  
par Georges Vidal

Prix : 4 fr. 50 ; franco-récom. : 5 fr. 25

Bénéfices au profit du

LIBERTAIRE et de

La LIBRAIRIE SOCIALE

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Propos d'un Paria

Les journaux nous donnent sur les « réjouissances » de Noël des détails vraiment réconfortants.

Dans tous les pays de la chrétienté, on a copieusement ripaillé pour commémorer l'hypothétique naissance du Christ, produit de la copulation d'un pigeon et d'une vierge d'ailleurs mariée!

Il faut bien dire, pour être juste, que parmi les marions de la haute et de la basse pègre ainsi que leurs dames, que parmi les bourgeois, demi-bourgeois et prolétaires de bourgeois, qui consciencieusement se sont mis ce jour-là à l'état de viande saouls, bien peu se souciaient de l'étrange phénomène qui, si j'en crois la légende, pratiquait le jeûne, prêchant la bonté et ne montrant quelque violence qu'à l'égard des marchands.

« Si qui reviendrait!... » comme pleurerait l'autre, oui, si qui reviendrait, il aurait de quoi se faire la main!

Il ne manquerait pas, lui aussi de se faire traiter de cannibale.

Ce drôle d'individu, « qui après tout, n'était qu'un youtre » et qui paya de sa vie ses propos déjà jugés subversifs par l'autorité de son temps n'avait-il pas donné aux hommes ce conseil saugrené : « Aimez-vous les uns les autres. »

Alors que pour les honnêtes gens, gouvernants canailles et gouvernés abrutis, souris de sacristie ou guerriers libre-penseurs!... la formule courante est : « Tuez-vous les uns les autres. »

Mais il faut que je reste dans mon sujet. Je disais donc qu'en France et plus particulièrement à Paris, les endroits où l'on bâfre ont été littéralement pris d'assaut, depuis les plus humbles gargotes jusqu'aux plus somptueuses restaurations.

O culte du souvenir, voilà bien de tes coups!

Malgré la hausse constante de la livre et du dollar, hausse qui a une répercussion sensible sur le prix du boudin, malgré les prix folichons, des gens ont mangé, sans faire, du sans-soi, tournoyé en d'ines- tinguables trempoulements baptisés danses, et, après avoir remis au ruisseau le trop-plein de leurs estomacs débordants, ont été le cerveau vide, les jambes flagellantes, chercher la repos dans un sommeil pesant.

Et tout cela bestialement, sans joie. Il n'y avait qu'à regarder les « figures » de ces noces, leurs yeux sans éclat, pour s'en apercevoir. Ils semblaient être en service commandé. Seul, très préoccupé et certes il y avait de quoi, Sa Majesté Bistrot, grand écuyer de France, triomphait. Ses vins, ses alcools multicolores se transformaient en beaux billets qu'il serait amoureux.

Et d'autres lanternes rouges que celles du Métro ou du « quart » jetèrent sur les faces blêmes des pivoires à la recherche de l'illusion d'amour, leurs lueurs sinistres.

En Angleterre, le « Christmas » a été fêté aussi joyeusement, bien que plus discrètement. Nos « alliés » savent aussi bien, sinon mieux que leurs bons amis les Français s'ingurgiter les boissons variées et engouffrer dindes et pudding.

Le chomage, la misère? Quelle blague!... C'est Noël. Et M. Ramsay Mac Donald va être ministre!

A Berlin, si l'on croit le correspondant de l'Humanité, la presse, qui reflète sans aucun doute l'état d'esprit des Berlinois, « est plongée dans une béatitude idyllique : il n'y a plus de misère en Allemagne ».

C'est Noël. C'est tout dire, car Noël en Allemagne signifie l'arrêt complet de toute la vie.

Calme après l'orage, dit le correspondant du journal communiste, et qui pourrait bien être aussi le calme avant l'orage, car après les fêtes les bourses seront vides et la misère n'en sera que plus grande.

Mais ce n'est pas fini. Un « réveillon » classe l'autre. Après Noël, voici le jour de l'an. Nouvelle occasion de remettre ça, et comment. Surtout qu'employés, fonctionnaires, auront touché leurs mensualités. Gare la bombe!... Tant pis si le « terme » emporte les derniers sous, tant pis s'il faut se serrer la ceinture le restant du mois. Les riches s'amuse, faisons comme eux!

O homme, supérieur animal, quand voudras-tu consentir à réfléchir?...

Pierre MUADES.

### En perdition!

La « Banco de Castilla » est comme le « Dixmude », elle est mal partie. Mais rassurez-vous, ce n'est pas un dirigeable c'est une banque.

Elle vient d'avoir un court-circuit monétaire et suspend ses paiements.

Son appel de détresse va être entendu. D'autres banques vont se porter à son secours, à charge de revanche.

Et puis, par le temps qui court, un petit krach de plus ou de moins.

○○○

### Les écraseurs de la jaunisse.

A propos de la grève d'une demi-journée faite par les chauffeurs postiers, la fameuse Union Civique a le toupet de se signaler à l'attention publique. Elle a offert ses services à la Direction postale.

Croit-elle que le public a oublié ses exploits derniers où, sous prétexte d'écraser les revendications ouvrières, elle écrasait les passants et les devantures.

Il est nécessaire de savoir travailler quand on veut remplacer les travailleurs.

○○○

### Il n'est plus en colère.

Nous avons publié hier l'interview donnée par M. Pujol à un journaliste de l'Eclair.

Nos lecteurs se souviennent que ce membre influent de la camarilla royale avait déclaré que lui et ses camelots ne voulaient plus discuter, mais agir.

Nous avions pris presque au sérieux cette menace de M. Pujol... et nous nous apprêtions à riposter vigoureusement.

Nous pensions : « Enfin, ils vont tout de même se décider; nous allons pouvoir profi-

ter de l'occasion... et leur enlever pour long temps l'envie de toute agression envers nos milieux. »

Mais... mais Pujol se ravisa et changea de tactique.

Il écrivait hier dans le torchon du roi : « Après le honteux verdict, que cette bonne humeur — qui serait celle de Plateau — soit aussi la nôtre, à la condition que, comme chez lui, elle soit la conscience de notre force et la promesse de l'action. »

Capon!

## La Vie des Lettres

Rodenbach chez Mallarmé. — Dans les *Nouvelles Littéraires* (22 décembre), M. Léon Treich rappelle quelques vieux souvenirs sur Rodenbach. Il le montre, visitant Mallarmé en compagnie de J.-H. Rosny, et discutant sur l'au-delà. « Si l'on ne désire pas avoir vécu éternellement avant, assurait, par exemple, le poète du *Coup de dés*, je ne comprends pas qu'on désire vivre éternellement après. Le néant avant la naissance doit effrayer ou rassurer autant que le néant après. »

Sur quoi Rosny :

— Si nous avons commencé, nous devons finir. L'immortalité ne permet aucune coupure dans l'éternité.

— Je le crois, reprit Mallarmé. J'ajouterais que l'immortalité exige que nous soyons d'une manière ou d'une autre, un abrégé de l'univers. Il faut que l'essentiel du monde soit en nous, sinon aucune immortalité n'est possible.

— Et que croyez-vous? questionna Rodenbach.

— Je ne sais... j'espère peu, mais je fais comme si j'étais immortel, puisque, en toute chose, je cherche une synthèse, puisque je poursuis quelques symboles qui expliqueraient l'infini.

— Le seul symbole est la destruction. Regardez ce fleuve, sa réalité est un écoulement. Et cette lumière qui semble immobile, elle est faite de trillions de palpitations pendant la durée d'un battement de cœur. Écoutez ce cœur lui-même, il marque l'instabilité sans fin.

— Il y a des lois, affirma Mallarmé. Et les atomes ne sont-ils pas indestructibles? C'est Rosny pourtant qui eut le dernier mot.

— Les lois sont obtenues, dit-il, à coups de ponce. On doute de l'éternité des atomes. Pour moi, leur destruction m'apparaît comme une certitude.

Rodenbach considérait les trembles nostalgiques que dorait le couchant. Il ne répondit point, ni à Mallarmé, ni à Rosny et se mit à réciter la *Mort des Amants*, de Bandelaire...

Et n'était-il pas, en somme, dans le vrai? Un seul beau vers sera toujours plus précieux que toutes les hypothèses de la métaphysique. John Keats avait raison : *A thing of beauty is a joy for ever*, et cela en dépit des philosophes...

Ce pauvre M. Silvain! — Ce pauvre M. Silvain n'a décidément pas de chance. Il croyait pouvoir faire s'ébattre impunément sa personne saugrenue et voilà que l'on se réveille. M. Henri Béraud, qui est en verve cette semaine, (il a déjà, dans *Paris-Soir*, écrit une belle lettre aux Anciens Combattants), M. Henri Béraud s'amuse. Sous le titre : « Tu murmures, vieillard! » il fait, dans *Paris-Journal* (21 décembre), un éreintement consciencieux du malheureux cabotin. L'article serait trop long à citer en entier. Coupons :

M. Béraud écrit : « J'ai vu M. Silvain dans son plus beau rôle. C'était au procès Landru, le soir, à jamais fameux, où le Tout-Paris des corridors et des alcôves épiât, en riant et chantant, l'ombre de la Mort sur le visage d'un condamné. »

M. Silvain, doyen de la Comédie-Française, officier de la Légion d'honneur était debout sur l'une des tables réservées à la presse judiciaire, Hilare et rubicond, luisant aux tristes feux des lustres comme une tomate dans un pluvieux crépuscule. M. Silvain dominait la foule de toute la hauteur de son tréteau et il braquait sur Landru une jumelle de théâtre, et il se dressait là au-dessus des cris, dans la plénitude de lui-même.

Silvain regardait Landru : Landru gardait Silvain. Et, du coup, le tragédien eut l'air d'un cabot; son pardessus se mit à sentir la sous-préfecture, son vaste feutre s'agitait de frissons brichantesques et tout le poids d'une poignante muflerie alourdissait soudain ses fanons, ses bajoues, ses verrues et ses paupières. C'est alors que M. Favocat-général Godefroy se dressa, tremblant de honte et de dégoût :

— Misérables, cria-t-il, canailles! Vos cris et votre curiosité insultent un homme qui va mourir... Quelle honte!

Ce sont des paroles historiques. M. Silvain, qui appartient à l'histoire, la respecte et la craint. Il descendit de son socle. Et cent journalistes et cent avocats qui virent et entendirent cela, furent bien obligés de penser que l'illustre acteur prenait à son compte les paroles du sévère magistrat.

Or, l'ascension et la descente de M. Silvain firent, ce soir-là, l'admiration des connaisseurs. On convint généralement que ce vieillard venait de trouver, aux lumières des assises, l'apothéose de sa carrière. Un beau rôle, certes! avec une vraie sortie de père noble, et dont le regard aigu de Landru emporta l'image jusque dans l'autre monde...

Ce passage n'est d'ailleurs pas uniquement relatif à M. Silvain, mais il peut se rapporter aussi à tous les mufles qui vont aux Assises comme ils iraient aux arènes, pour voir une mise à mort.

GEORGES VIDAL.



# A travers le Pays

## L'ESCLAVAGE DES HOMMES

Saint-Etienne, 26 décembre. — Ce matin à un lieu place Bolvin, comme chaque année au lendemain de Noël, la « loue » des domestiques de ferme pour la région de Saint-Etienne.

Les candidats étaient rares. Par contre, les patrons cherchant à embaucher étaient nombreux et les prix extrêmes pour une durée d'une année allaient de 1,200 à 2,600 francs suivant l'âge et la capacité de travail des valets de ferme.

N'est-il pas honteux — au siècle où nous vivons — d'assister à ce spectacle odieux d'hommes venant se louer sur une place publique, tels des esclaves soumis et résignés ?

Pauvres diables qu'on achète comme des bêtes au marché.

## LEURS DIVIDENDES

La Rochelle, 26 décembre. — Le dundee *Thérèse-Marthe*, patron Dreo, vient de rentrer au port, ayant recueilli en mer, à quatre milles de Hourtin, un canot du dundee *Pierre-Marianne*, contenant trois cadavres et deux hommes encore vivants avec les pieds gelés.

Le *Pierre-Marianne*, du port de Bouarnenez, avait huit hommes d'équipage et allait route pour pêcher sur les côtes de Mauritanie. Assailli dans le golfe de Gascogne par une tempête qui a déterminé une voie d'eau, il a coulé. Le patron a été noyé. Sept hommes s'étaient embarqués dans le canot. Deux d'entre eux, devenus fous, s'étaient jetés à la mer.

## UNE DECISION DES MINEURS DE CARMAUX

Albi, 26 décembre. — Les mineurs de Carmaux, réunis hier en assemblée générale, ont décidé, à l'unanimité de déléguer à la Cour de cassation le jugement du Tribunal civil de Castres déboulant leur syndicat dans l'action qu'il avait engagée contre la compagnie des mines relativement aux salaires.

## UN SUICIDE

Verdun, 26 décembre. — Sous les yeux de son frère, M. Sarraïon, habitant Glorieux, agglomération de la banlieue de Verdun, a enjambé le parapet d'un pont de la Meuse et a disparu sous l'eau. Son corps n'a pu encore être retrouvé. Depuis quelques temps, le désespéré donnait des signes de dérangement cérébral.

## ...ET UN AUTRE

Caen, 26 décembre. — La femme d'un employé de la gare de Mézidon, près Lisieux, Mme Calixte, atteinte de troubles mentaux, a voulu se suicider en se pendait à un plafond. Le morceau d'étoffe qui l'attachait ayant cédé, Mme Calixte est tombée sur le sol et s'est fracturé le crâne. Elle est morte peu après des suites de cette blessure.

## ACCIDENT D'AUTOBUS

Brive-la-Gaillarde, 26 décembre. — Ce matin, vers neuf heures, l'autobus postal départemental faisant le service de Tulle à Brive, et portant une quinzaine de voyageurs, a dérapé dans une forte descente au lieu dit Peyragude, entre les communes de Malemort-sur-Corrèze et Sainte-Férolle. Le chauffeur n'ayant pu redresser son lourd véhicule, celui-ci alla buter contre un arbre qu'il brisa. Le choc fut si violent que la carrosserie se détacha du châssis et tomba sur un talus.

Des cris s'élevèrent, poussés par des voyageurs blessés. Des secours furent organisés par les voyageurs indemnes, aidés de quelques cultivateurs et des automobiles privées conduisirent les victimes dans une clinique de Brive.

Les blessés sont au nombre de six : M. Gérard Louis, 23 ans, chauffeur, de Brive; Mme Maneyrol, 47 ans; MM. Lacombe, 54 ans; Gout, 26 ans, Béranger, 50 ans, maron, tous les quatre de Sainte-Férolle, et Mme Dorgelange, de Travassat.

Suivant les déclarations des médecins qui les soignent, leurs blessures ne mettent pas leur vie en danger.

## L'EPILOGUE D'UN ACCIDENT

Rouen, 26 décembre. — Le Tribunal correctionnel de Rouen jugeait aujourd'hui l'aiguilleur Adrien Marois et le chef de sécurité Henri Annay, impliqués dans l'accident du tunnel de Saint-Maur, à Rouen, où, le 11 octobre dernier, le tender du

train s'est écrasé sur la machine, tuant le mécanicien et le chauffeur.

Annay a été acquitté et Marois condamné à 50 francs d'amende avec sursis.

Le tribunal a estimé qu'il n'y avait pas eu mépris des règlements, mais oubli involontaire, avec cette circonstance atténuante que le service de l'aiguilleur était compliqué, du fait du non fonctionnement du signal carré qui, normalement, assurait l'accès de la voie.

## UN ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Moulins, 26 décembre. — Une automobile, conduite par M. Pinel, quincaillier à Ebreuil, a été précipitée dans un ravin près du pont de Chantemerle, par suite d'un dérapage. M. Pinel a eu une épaule fracturée; un de ses amis, M. Favrier, qui l'accompagnait a été tué.

## ET UN AUTRE ACCIDENT

Perpignan, 26 décembre. — Ce soir, à 6 heures, l'automobile de M. Louis Soucas, âgé de 38 ans, négociant en chaux et plâtres, a tamponné, sur la route de Port-Vendres, à deux kilomètres de Perpignan, l'automobile de M. Lapasset, courtier, occupée par cinq voyageurs, puis est allée rouler dans une propriété, qui se trouve en contrebas de la route. M. Louis Soucas a été tué sur le coup. Les voyageurs de l'automobile de M. Lapasset n'ont eu aucun mal.

## Le « Dixmude » introuvable

Une note que communique le Ministère de la Marine, s'exprime en ces termes :

Les télégrammes reçus dans la journée du mercredi 26 décembre du Préfet maritime à Bizerte confirment que le *Dixmude* n'a pas été vu au-dessus de la Tunisie le 23 et le 24 décembre et qu'il n'a à aucun moment demandé du secours.

Il est établi que la dernière communication reçue du *Dixmude* remonte à vendredi 21 décembre, 3 heures du matin, moment où il a accusé réception d'un télégramme de Sidi-Abdallah. L'intensité de son signal a permis d'inférer qu'il n'était pas à ce moment à plus de 300 kilomètres de Bizerte.

D'après les calculs, la provision d'essence a dû être épuisée dès le dimanche 23 décembre. Il ne reste donc plus qu'à explorer les régions où il a pu descendre volontairement ou contraint par les circonstances.

Toutes les informations qui signalaient sur la Tunisie étant controuvées, il n'y a plus d'indice permettant de croire qu'il ait été entraîné vers la mer. Effectivement les recherches opérées le 23 et 24 décembre dans la zone comprise entre la côte Est de la Tunisie et la ligne Malte-Tripoli, avec les concours généreux de nos alliés anglais et italiens n'ont donné aucun résultat.

L'opinion prévaut donc que c'est dans le Sud-Algérien que les recherches du dirigeable doivent être concentrées.

Des patrouilles de cavalerie ont été envoyées en exploration dès le 23 décembre. Dès que l'état du temps l'a permis, l'aviation d'Algérie-Tunisie a été mise en action dans le but d'explorer méthodiquement la région où l'on suppose que le dirigeable peut se trouver.

Néanmoins, si faible qu'apparaisse la probabilité d'une chute dans la mer et afin de ne négliger aucune hypothèse, toutes les forces légères disponibles de l'escadre de la Méditerranée et des flottilles de Provence et d'Algérie-Tunisie ont été mises à la disposition du vice-amiral, commandant les frontières de l'Afrique du Nord en vue d'explorer de nouveau la partie Ouest du bassin oriental de la Méditerranée.

## Pluies, Neiges, Inondations, Tempêtes

### UN CHALET EMPORTE

Chambéry, 26 décembre. — Entre Beaufort et Roseland, une avalanche a emporté un chalet dans lequel se trouvaient onze personnes. Neuf ont été tuées. Ce sont les membres des familles Molhiet et Dunoyer. La gendarmerie prévenue a organisé des secours.

Il neige toujours abondamment.

### DES AVALANCHES

Chamonix, 26 décembre. — La circulation des trains est rétablie jusqu'à Chamonix, où il y a 1 m. 50 de neige. Le premier train qui circule depuis dimanche est monté à Chamonix ce matin. La route est toujours coupée.

On signale de nombreuses avalanches et la neige continue à tomber ; elle atteint deux mètres. Les avalanches ont coupé la ligne de la force électrique qui est actuellement en réparation. La route d'Argentières est obstruée en de nombreux endroits.

L'ouverture de la palinoire et du funiculaire de l'Aiguille du Midi doit avoir lieu dimanche est remise à plusieurs jours.

Toutefois, les travaux de l'organisation olympique continuent normalement. La glace est en parfait état ; la piste des bob-sleighs est en cours de glaciage.

Les tremplins de saut pour le ski sont terminés. La température maxima a été, hier, de -3°. La température minima est de -13°.

## UNE VOIE FERREE ET UNE ROUTE COUPEES PAR LA NEIGE

Annecy, 26 décembre. — La voie ferrée et la route départementale n° 4 allant de Saint-Gervais à Chamonix ont été coupées par la neige sur une longueur de 7 kilomètres. Le secours de la troupe a été demandé à l'autorité militaire de Lyon, par le préfet.

La troupe sera demain matin sur les lieux.

### PLUIES ET CRUES

Moulins, 26 décembre. — A la suite de la pluie persistante et de la fonte des neiges, les rivières et les cours d'eau du département ont subi de fortes crues.

A Moulins, l'Allier marque 2 mètres. A Saint-Nicolas-des-Biefs, le Mourgon a débordé.

Troyes, 26 décembre. — Par suite de la crue de la Seine et de la chute incessante de la pluie, un affaissement de cinq mètres de largeur s'est produit à la digue des Trévois.

Des mesures sérieuses de précaution ont été prises.

A Nogent-sur-Seine, l'inondation reprend. La montée du fleuve est sensible et une forte hausse est annoncée pour la fin de la semaine.

La cote est de 2 m. 42 au pont Peyronnet.

# ATRAVERS LE MONDE

## ALLEMAGNE

### LES VICTIMES EN RHENANIE

D'après une communication de la « Sozialistische Republik », les démonstrations contre le fait qui ont eu lieu dans toute la Rhénanie ont coûté, dans un seul jour, à la classe ouvrière :

Düsseldorf	2 morts	7 blessés
Cologne	1	18
Essen	8	32
Glabbeek	1	6
Rothausen	2	8
Loth-Berg-Dienstaeken	2	5
Buer	0	6

Et c'est ce résultat là que les patriotes français, pas dégoûtés du tout, appellent le bénéfice de l'occupation de Rhur.

## ITALIE

### UN DEPUTE EST ATTAQUE

Rome, 26 décembre. — Ce matin, quelques inconnus ont assailli le député Amendola et l'ont frappé. Ses blessures ont nécessité son transport à l'hôpital; on espère qu'il pourra être rétabli dans une quinzaine de jours sans complications.

La police recherche activement les agresseurs.

## TURQUIE

### LE PROCES DES DIRECTEURS DE JOURNAUX

Constantinople, 26 décembre. — Après quatre jours d'audience, le procureur général a prononcé son réquisitoire contre les journaux : le *Tanin*, l'*Ikdam* et le *Tevhik-Efkar*. Il conclut à l'acquiescement des gérants responsables et à la condamnation des rédacteurs en chef. Il demande, toutefois, une atténuation de peine en faveur de Djahid bey, du *Tanin*, qui a nettement défendu les idées du groupe politique dont le *Tanin* est l'émanation.

La sentence du tribunal est attendue dans le courant de la semaine prochaine.

# PARLEMENTAIRE

Voici l'approche des élections, voici venir la grande foire qui, tous les quatre ans, occupe, à l'exclusion de toutes autres choses, ou à peu près, l'ensemble du pays.

Les partis s'agitent, les uns se créent, s'organisent pour le grand jour, les autres se réorganisent, essayent de mettre un peu d'ordre à leur programme — ils l'ont tellement délaissé pendant quatre années — les groupes causent, les « blocs » se forment, « bloc » des gauches contre « bloc » national.

Chacun cherche à produire son meilleur sourire aux électeurs, chaque candidat élabore les mensonges qu'il pourra raconter à ses fidèles et se renseigne même sur la vie privée de l'adversaire ; c'est toujours utile en cas de besoin.

Les votes à la Chambre ne sont influencés que par le sort de la réélection et les plus malins parmi nos parlementaires se demandent si ce n'est pas le moment de... « tourner sa veste » pour se présenter aux électeurs. Dame ! si l'opinion de ceux-ci a changé, il faut bien en faire autant, quitte ensuite à faire une nouvelle volte-face... après les élections.

Pour la...ème fois, nous recommençons à entendre les raisonnements les plus stupides.

Tous les quatre ans, en effet, les électeurs nigauds, peuple souverain, s'expriment en ces termes : « Inouï, cette Chambre, quel glâchis, quel désordre ! Quelle pourriture que tous ces scandales qui ont vu le jour depuis les dernières élections. Voilà, heureusement, le grand coup de balai qui se prépare, espérons que, cette fois, on fera « maison neuve ».

Les votards de droite disent : « Si le peuple était moins bête, s'il ne se laissait pas brouiller le crâne par ses meneurs qui l'exploient, s'il votait pour nos candidats, c'est-à-dire pour le parti de l'ordre, tout marcherait mieux certainement, mais, que voulez-vous faire avec cette bande de brutes qui ne sait que « gueuler » à l'Internationale au lieu de penser à défendre la Patrie.

Les votards de gauche disent : « S'il n'y avait pas tant de lâches qui ne votent pas, si tous les ouvriers comprenaient leur devoir, ils voteraient pour le parti qui défend, alors quand nous défendrons le pouvoir, quand ce sera nous qui ferons les lois, tout ira mieux, bien sûr.

Les élections arrivent, chacun vote, les résultats sont dits « blancs », si les députés de droite sont les plus nombreux. Ils sont dits « rouges » si les gauches l'emportent. Le temps passe, des lois sont votées, que les électeurs acceptent avec résignation, avec l'espoir que, dans quatre ans, cela changera.

Hélas ! l'époque de la nouvelle foire arrive et vous entendez à nouveau les mêmes stupidités.

Il en est ainsi depuis que le suffrage dit « universel » existe.

Que penseriez-vous du naïf qui, victime une première fois d'un beau parleur qui lui promet périodiquement de lui donner le bonheur et se représente en ne lui apportant que de nouvelles promesses, lui accorderait à nouveau sa confiance ?

Vous diriez, certes, qu'il est permis à un simple de se laisser bernier une fois, sans doute deux, peut-être trois, mais s'il dépassait cette limite, s'il persistait à croire le menteur une quatrième, une sixième, une dixième, une vingtième fois, vous ririez de sa naïveté incurable.

Et pourtant... c'est l'électeur.

Le candidat se présente devant ses fidèles et promet... tout ce que l'on veut. Peu lui importe, ça lui coûte si peu.

Il ne dit pas : « Le bonheur, vous pourriez le prendre, le conquérir vous-mêmes, car vous êtes la force ». Il dit : « Votez pour moi car, seul, je puis, avec mon parti, vous apporter ce bonheur. »

Il m'est arrivé d'aller écouter un de ces charlatans. Au fond de la salle, je n'entendais, au début, que fort mal ses paroles, mais, à ses gestes d'interprètes ainsi son discours : « Citoyens », le moment approche où vous allez avoir à prendre de graves décisions. Il va vous falloir choisir entre la Réaction, la République ou le socialisme. Vous savez fort bien qu'il vous est impossible de mener votre barque vous-mêmes. L'intelligence, le savoir vous font défaut : que feriez-vous, malheureux, si vous n'aviez pas de bons conseillers ?

Vous fallait prendre des décisions sur des choses si diverses que sont traitées par un parlement : votez ne pourriez pas, vous n'êtes « pas à la page ». Tandis que moi et mon parti, nous connaissons tout. Je

suis l'homme universel... comme le suffrage qui me sert.

« S'agira-t-il de voter une loi sur les travaux publics ? Pas besoin d'ingénieur, je voterai cette loi et vous verrez que ce sera bien dans votre intérêt. »

« Une loi sur l'instruction publique ? Confiez-vous encore à moi, toujours dans votre intérêt. »

« Le Commerce ? L'Industrie ? La Marine ? Les Affaires étrangères ? Peu importe, je connais tout et peux tout résoudre car, en vérité, je vous le dis, je suis l'homme aux connaissances universelles. »

« Vous dites ? Que lors du vote des dernières lois faites pour favoriser le commerce et l'industrie, les commerçants et les industriels ont été consternés ? C'est qu'ils ne voient pas clair, mais ils changeront d'avis devant les résultats. »

« Les ouvriers se sont dressés contre la dernière loi faite en leur faveur ? Mais, c'est parce qu'ils ne connaissent pas leur intérêt. »

Puis, le parlementaire élevant la voix, j'entendis plus distinctement la fin de son discours : « Ah ! oui, je sais, « citoyens », je me représente devant vous sans avoir réalisé le programme que je vous avais proposé. Il y a quatre ans, je vous avais promis la Lune et je n'ai pas pu l'attraper. Mais, à qui la faute ? »

Et, s'animant de plus en plus, levant les bras vers le plafond comme pour le prendre à témoin de sa sincérité et les abaissant, poings fermés, sur la table qui gémissait, il s'écriait : « La faute en est au peuple qui n'a pas soutenu mon parti à tous ceux que l'adversaire aveugle, à tous les abstentionnistes qui ne comprennent pas leur devoir. »

Aussi, je veux espérer que cette fois, il n'en sera pas de même et que vous comprendrez que vous êtes incapables de penser seuls et qu'il vous faut voter pour nous, qui penserons pour vous. Tous aux urnes ! pas d'abstention ! Que le jour des élections soit la victoire du Peuple contre le désordre actuel, car le désordre c'est l'anarchie ! »

Pauvre électeur, incurable imbécile ! Pour la...ème fois, il se laisse prendre à ces boniments. Que de phrases creuses, vides, lui sont dites en supplément, phrases auxquelles il ne comprend souvent pas grand-chose, mais qui, parce qu'elles sont bien dites, le font applaudir.

Sa naïveté semble incompréhensible : essayons cependant de l'expliquer :

Avant toujours un des maîtres, il ne connaît pas qu'il puisse vivre sans eux. Pour lui, ce qu'il doit chercher, c'est le « bon » maître comme l'ouvrier cherche le « bon » patron, la « bonne » maison. Il ne pense pas que les coups de triques (les lois) qu'il reçoit et sous la menace desquels il obéit, viennent du maître quel qu'il soit et qu'il peut vivre sans celui-ci ; il cherche seulement à trouver le maître qui sera le moins mauvais, celui dont les coups seront les plus supportables.

Il faut bien tout de même, dit-il, un gouvernement pour voter les lois, car celles-ci sont bien nécessaires.

Malheureux, mais pourquoi ?

On ne nous dira pas que ce sont les électeurs qui font les lois, puisqu'on les entend toujours protester. Ils sont perpétuellement mécontents.

Qui, en réalité, fait les lois ?

Que sont ces lois ?

A quoi servent-elles ?

Elles sont faites par une minorité détenant le pouvoir. Elles sont ce que cette minorité veut qu'elles soient. Rien de plus. Elles ne peuvent être faites contre les intérêts de ceux qui les font, c'est-à-dire des puissants du moment. Elles ne peuvent donc qu'asservir la masse au profit de leurs auteurs, favoriser le parasitisme, l'exploitation de l'homme par l'homme.

On n'acquiesce pas la Liberté en se servant de l'Autorité. On ne combat pas le militarisme en s'engageant. On ne détruit pas la religion en s'établissant curé. Le peuple ne conquerra la Liberté que le jour où il se décidera à la prendre, le jour où, voyant clair, il renverra, sans les vouloir attendre, tous ces menteurs et leurs institutions.

L'anarchie lui en donne le moyen, car l'anarchie, contrairement à tous les distributeurs de promesses électorales, dit au peuple :

« Renvoie les maîtres, renverse les dieux et apprends à te conduire toi-même ! »

Ensuite, apprends aux autres à se conduire eux-mêmes, mais ne cherche jamais à les conduire toi-même.

LEON-LOUIS.

## Le Drapeau Noir

par  
Tony RÉVILLON

### PREMIERE PARTIE

#### III

### VIVRE EN TRAVAILLANT

— Mais va, toi, dit-elle en faisant un effort. Va voir ton oncle, mon enfant. Tu renverras de bonne heure. Pendant ton absence mademoiselle Hermia me tiendra compagnie.

Elle insista pour qu'il sortît. Et, lorsqu'il eut quitté la chambre, sombre, les yeux fixés sur le parquet, oubliant qu'il y avait quelqu'un là, elle se disait :

« Non, je ne veux pas sortir ! Non, je ne sortirai pas ! Si je rencontrais de nouveau cet homme ! S'il me voyait avec mon fils ! »

Hermia s'approcha d'elle, lui prit la main sans parler. Elle était accoutumée à respecter les rêveries d'Hélène, et, recueillie elle-même, elle se rappelait auprès de la mère le visage du fils ; elle entendait le son de sa voix, retrouvait dans sa mémoire les paroles qu'il avait dites.

#### IV

### LA GARDEUSE D'ENFANTS

Mme Fabry demeurait aux Brotteaux. Victor traversa le Rhône, suivit un instant les quais et s'engagea dans le quartier des Capucins. Le brouillard remplissait les rues, et, quoiqu'il fût cinq heures à peine, il faisait déjà nuit. Derrière les fenêtres à barreaux des rez-de-chaussées occupés par les fabricants, les lampes étaient allumées. Les propriétaires des rares boutiques du quartier accrochaient les volets de leurs devantures. Victor avait entendu parler, l'été précédent, de rassemblements tumultueux, de promenades d'ouvriers, de patrouilles escortées par les sifflets et les huées. Mais il croyait l'ordre revenu. Que se passait-il donc ? Des canuts, par troupes, descendaient la côte de Saint-Sébastien. Les uns marchaient en silence ; les autres chantaient la complainte des journées de novembre.

Le mercredi pitoyable, La troupe se retirait. A deux heures la brèche s'ouvrait. Nourrit des feux exécrables ; Contre la mort, tout de long, Le peuple prit position.

Mais tous, ceux qui se faisaient et ceux qui chantaient, étaient également maigres et pâles.

Bientôt il ne passa plus personne. Victor s'arrêta pour regarder les maisons ouvrières qui bordaient la côte. De distance en distance, la lumière des chéneux éclairait faiblement les vitres d'une fenêtre. Le bruit des métiers, pareil au clapotement de l'eau qui tombe sur la pierre, au lieu de former une immense harmonie, ne retentissait plus qu'isolé et par intervalles. La voix des chan-

teurs se perdait dans la direction des Terreaux.

L'on a vu le militaire, Animé par la boisson, Faire feu sur les maisons. Ce qui était arbitraire. Et le peuple a fusillé, Deux ou trois qu'avait pillé.

A la hauteur de la Maison de la République, un petit groupe déboucha dans la côte déserte. Une jeune fille, tenant deux petits enfants par la main, en poussait deux ou trois autres devant elle. Elle frappait à une porte, embrassait un des enfants et le faisait rentrer. Puis elle frappait à une autre porte et y laissait un second enfant. En moins de dix minutes elle eut ainsi expédié tous les bambins et se trouva seule. Alors elle reprit la rue par laquelle elle était venue. Victor, dont c'était le chemin, la suivit, et, comme il tournait l'angle de la grande maison, il entendit un petit cri suivi aussitôt du bruit d'un soufflet. La jeune fille essayait de se débarrasser d'une espèce de colosse qui lui barrait le passage, en étendant les bras. Victor pressa le pas. L'homme aux bras tendus, s'apercevant qu'il n'était pas seul, prit le parti de s'éloigner, mais lentement, en se retournant, comme pour prouver qu'il n'avait pas peur.

— Merci, monsieur, dit une voix argentine. Voulez-vous que je vous accompagne ? dit Victor.

— Volontiers. Cela ne vous dérangera pas ? Je vais à deux pas d'ici, sur la place. La nuit était tombée tout à fait. Le court trajet se fit en silence. La jeune fille guidait Victor. Les silhouettes de quelques arbres chétifs se dessinaient en noir dans le brouillard. Elle s'arrêta devant une porte

surmontée d'un reversé planté dans le mur.

— Nous sommes arrivés.

Elle leva la tête pour regarder son compagnon, et sans doute elle le trouva à son gré, car ses lèvres s'écartèrent laissant voir une double rangée de quenottes blanches, en même temps que le regard de ses yeux gris, auxquels la colère avait donné

un reflet d'acier, s'adouciait pour sourire également. La jolie fillette ! Elle n'avait pas seize ans, mais la taille était élancée et le corsage se développait déjà.

La tête toute petite avait un double caractère d'enfance et de coquetterie. Une innocence désireuse d'être trouvée gentille. La fillette relevait par ses accessoires un pauvre costume uniquement composé d'une robe de grosse laine à carreaux rouges et gris. Un fichu noir, croisé sur les épaules, se rattachait par derrière à la ceinture, et sur les cheveux il y avait quelque chose de troué et de décapé qui ressemblait à de la dentelle.

— C'est ici que vous demeurez ? demanda Victor en souriant à son tour.

— Non, je demeure à côté, dans la Maison de la République. Mais avant de rentrer, il faut que je fasse souper mes enfants.

Et comme le jeune homme souriait encore, elle prit un air grave.

— Voulez-vous voir souper mes enfants ?

— Volontiers, dit-il.

Cette petite l'enchantait et l'intriguait.

— Alors donnez-moi la main. Au bout du corridor, il y a trois marches. Une, deux, trois ! Ne vous trompez pas en comptant. Là ! vous y êtes.

Après les trois marches se trouvait une cour entourée de maisons. Une porte s'ouvrit, et Victor vit le plus étrange spectacle qu'il fût possible d'imaginer.

Une vingtaine d'enfants étaient assis sur des bancs de chaque côté d'une grande table en noyer sillonnée, étoilée, taillée par les coups de couteau. Chacun de ces enfants avait une assiette devant lui et tenait une cuillère avec laquelle les uns tapaient sur la table et les autres sur les assiettes. Comme âge, cette graine d'humanité allait de trois à douze ans. Il y avait là des petites filles et des petits garçons, des têtes blondes et des têtes brunes ; mais une expression unique animait tous les visages, l'expression d'un grand appétit. A la vue de l'étranger, les cuillères levées restèrent suspendues en l'air et les bouches ouvertes. Mais cela ne dura qu'une minute, et le tapage recommença avec accompagnement de cris.

— Attendez, mes mignons ! dit une voix menaçante.

Une vieille femme se précipita d'une pièce au fond, sans doute le réduit où cuisait la soupe, et se mit à faire une distribution de caillottes autour de la table. Les cris se changèrent en lamentations. Un petit garçon qui avait reçu un coup dans l'œil hurlait. Et la vieille répétait : « Attendez, mes mignons ! » comme si les mignons avaient eu une provision inépuisable de gifles à attendre.

Tout à coup elle aperçut la fillette.

— Eh bien ! ils sont gentils, les enfants, lui dit-elle. Impossible d'en jouer quand tu n'es pas là.

— Madame Charles, dit la jeune fille sans répondre, monsieur est un de mes amis qui vient inspecter l'école.

La vieille essuya ses mains à son tablier, et fit la révérence.

(A suivre.)



# L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

## L'IMPOT SUR LES SALAIRES

### Alerte à Suresnes

Le camarade Vaugon, 9, rue Jean-Macé, à Suresnes, a reçu la visite de l'huissier qui lui a saisi ses meubles pour son refus d'acquiescer l'impôt sur les salaires.

La vente est fixée au samedi 29 décembre. Les travailleurs de la région Puteaux-Suresnes sont invités à prendre bonne note de cette date afin de réserver aux larpins de Lasteyrie la réception qu'ils méritent.

L'Union des Syndicats de la Seine.

## Les grèves

**Musiciens.** — Les journaux avouent que la grève des musiciens a produit ses effets. Nombre d'établissements ont été privés de musique.

Devant l'ampleur du mouvement, les directeurs ont dû se réunir d'urgence. Le fameux consortium essaie toujours de résister.

Il faut dire que la plus grande partie des établissements ont fait droit aux revendications syndicales.

Hier, après-midi, à la Bourse du Travail, les 600 grévistes qui demeurent étaient tous présents pour décider de continuer la lutte jusqu'à complète satisfaction.

**Lithographie.** — Le mouvement continue, il n'y a plus que quelques patrons à signer le contrat.

**Livre.** — Même situation satisfaisante.

**Verriers.** — Le conflit de Courbevoie se continue sans défaillance.

## MANIFESTATION

### Pour les 1.800 francs

Les ouvriers du boulevard Brune, devant la carence de la Chambre qui a repoussé les 1.800 francs, et devant le renvoi au Conseil supérieur des P. T. T., c'est-à-dire aux calendes grecques, de quelques améliorations proposées par la Commission de révision des salaires, ont manifesté dans la cour du Dépôt Central.

De là, les manifestants ont parcouru les ateliers de la mécanique et les couloirs en criant : « 1.800 ! 1.800 ! »

La Direction, affolée, reçut une délégation qui lui assura que la manifestation n'avait rien de violent et qu'elle n'avait lieu que pour l'obtention des 1.800 francs.

Les portes furent ouvertes dix minutes avant l'heure et la manifestation se déroula jusqu'à l'avenue d'Orléans, malgré la venue de nombreuses forces policières.

## Les cheminots révoqués

Il y a la crise des transports d'une façon générale. Elle sévit en ce moment d'une façon intense sur le P.-L.-M. et particulièrement dans la région stéphanoise. Des centaines de wagons attendent le déchargement. Des expéditions de novembre sont toujours en souffrance. Les dénaires périssables subissent des dommages considérables.

Les agriculteurs, les commerçants et les industriels se plaignent furieusement. Certains d'entre eux vont réclamer directement leurs marchandises en présence de témoins agréés par la Compagnie.

Pour excuser ce gâchis, la direction répond : « Manque de main-d'œuvre et de wagons ! »

Il y a toujours 25.000 cheminots révoqués. Qu'attend-on pour les réintégrer si l'on veut pallier au manque de main-d'œuvre et de wagons ?

Justement, les cheminots révoqués se sont réunis hier soir, à la Bourse du Travail, et se sont préoccupés de la situation.

## Le cas Lauridan

### ou les politiciens à l'œuvre

Lauridan, dont on ne dira pas qu'il est de nos amis, nous envoie copie d'une lettre qu'il vient d'adresser au Comité Directeur du Parti Communiste.

Nous la publions bien volontiers, car elle jette beaucoup de clarté sur les faits de subordination des syndicats par le P. C.

Mais que vont dire la « Vie Ouvrière », Monmousseau et ses uniques sur ce nouveau coup des Commissions Syndicales ?

Lille, 24 décembre 1923.

Aux Membres du Bureau Politique, du Comité Directeur et du Parti Communiste,

Hier, 23 décembre, l'Union Départementale Unitaire des Syndicats ouvrier du Nord organisait en différentes villes des manifestations contre l'arrestation arbitraire de son Secrétaire général le camarade Porreyre. Le Secrétaire provisoire, Eugène Delarue, régulièrement mandaté par le Comité général de l'U. D. U., avait, dès la semaine dernière, réparti les orateurs disponibles et m'avait donné mission de représenter l'U. D. U. à la manifestation de Douai.

Dès que les dirigeants communistes du Nord eurent connaissance de cette décision et de mon acceptation, ils firent des démarches sur des démarches afin que Delarue, membre du Parti, m'enlevât cette délégation. Ces dirigeants n'invoquaient aucun prétexte autre que la volonté du Parti qu'ils prétendaient tout entier derrière leur haine personnelle contre moi et leur peur, personnelle aussi, de me voir rentrer dans la bataille quotidienne des masses.

Delarue refusa chaque fois de s'incliner prétextant que le Parti n'avait rien à voir dans la désignation par l'U. D. U. de ses représentants.

Le samedi 22, veille de la manifestation, Delarue fut prévenu que si Lauridan prenait la parole un délégué du Parti communiste, Faure Brac, adjoint appointé à la propagande, protesterait au nom du Parti et, au risque de saboter la manifestation, s'opposerait à la désignation formelle de l'U. D. U. du Nord.

Delarue répondit que le Parti prenait une grosse responsabilité et qu'il en référerait à la sagesse de Lauridan. En effet, Delarue envoya à mon domicile un télégramme me demandant de m'abstenir de venir à Douai.

Par suite de ma présence samedi soir à une réunion syndicale organisée à Orchies, le télégramme ne me toucha pas et dimanche je me présentai à Douai à l'heure de la manifestation. Delarue m'exposa loyalement la situation. Je lui répondis que, membre de la Commission exécutive de l'U. D. U. du Nord soucieux de ne pas briser l'union des ouvriers au moment précis d'une manifestation contre l'arbitraire qui frappait Porreyre et, respectueux des ordres des dirigeants responsables de mon Parti, je m'abstendrais de paraître, me réservant de protester le lendemain.

C'est ce que je fais publiquement.

Je le fais avec d'autant plus de vigueur que délégué au 4<sup>e</sup> Congrès mondial du Parti communiste, je sais quelles sont les conditions formelles que nous avons fixées à la pratique des rapports des Partis et des Syndicats.

Je le fais avec d'autant plus de netteté qu'aucun Parti n'a le droit de donner à ses militants des ordres touchant le domaine syndical.

Je le fais avec d'autant plus d'énergie que vous avez, parait-il, promis un débailage inattendu et un renouveau sérieux de l'affaire Lauridan, coupable de vouloir reprendre sa place dans la lutte journalière contre les politiciens.

Allez-y.

Je ne crains pas les représailles, fusent-elles physiques, sachant combien sont lâches ceux qui, prétendus dirigeants du Nord, font faire ce genre de travail par les autres et qui seront considérés comme responsables de tout ce qui pourrait m'arriver. Votre toujours en communisme,

H. LAURIDAN.

## Union des Syndicats de la Seine

Nous rappelons à toutes les organisations syndicales adhérentes à l'Union que les mandats pour le IV<sup>e</sup> Congrès devant se tenir les 30, 31 décembre doivent être envoyés avant le 29 de ce mois (dernier délai) au bureau de l'Union.

En échange de ces mandats, les cartes de délégués leur seront remises. Ces cartes serviront de contrôle d'entrée dans le but de faciliter les travaux de vérification des mandats.

Nous rappelons également que les cartes de délégués titulaires et suppléants de 1924 au Comité général sont à la disposition des Syndicats et des Comités intersyndicaux.

Ces cartes sont échangées tous les jours au bureau de l'Union contre la remise des cartes 1923.

Conformément à la circulaire n° 25, les syndicats sont invités à envoyer les noms des candidats à la Commission exécutive de l'Union dont l'élection aura lieu au premier Comité général ordinaire de janvier 1924. Nous rappelons que, conformément aux statuts, les candidats à la C. E. de l'Union doivent être délégués titulaires ou suppléants de leur syndicat au Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine.

Le Bureau.

## Pour la "Bataille Syndicaliste"

La « Bataille syndicaliste » ne paraîtra pas cette semaine.

La raison ? Elle n'a pas assez d'argent en caisse pour sortir.

Elle n'a pas assez d'abonnés.

Elle n'a pas assez de camarades qui versent comme « amis » (à un seul ou deux camarades) 10 fr. par mois.

Ses dépositaires de province ont oublié ou négligé de régler ce qu'ils lui doivent ; cet argent, s'il rentrait rapidement, lui permettrait d'attendre que les minoritaires de Paris et de province assurent (mais qu'ils fassent vite) son existence.

## CAMARADES !

Si vous voulez quelle vive — et nous avons besoin d'elle pour développer et aider notre minorité, trouvez-vous des abonnés ; versez-lui des subsides.

Militants des centres où la minorité déjà se groupe, veillez à ce que les dépositaires lui règlent leur dette.

Le sort de la B. S. est entre vos mains à l'heure où la minorité syndicaliste révolutionnaire s'organise, où les militants des divers centres répondent à l'appel du Comité central, ne laissez pas tomber la « B. S. ».

Tous les camarades doivent savoir que la vente au numéro ne laisse presque pas de bénéfice au journal et lui permet pas de se faire une avance. Il ne faut guère compter que sur les abonnements et les versements réguliers, ou autres.

Camarades, il dépend de vous que la B. S. repaïssse bientôt.

## La Minorité des P. T. T.

Un certain nombre de camarades du Syndicat unique des P. T. T. soucieux de sauvegarder l'indépendance du mouvement syndical dans la Section de la Seine, se sont réunis et ont envisagé les moyens susceptibles d'être mis en application pour organiser et coordonner le travail à faire par la minorité.

Ils ont décidé de faire appel à tous les adhérents soucieux de soutenir le syndicalisme et de les convier à la réunion qui se tiendra le vendredi 28 décembre, à 20 h. 30, rue Grange-aux-Belles, siège de la Fédération postale. Les camarades sympathisants sont priés d'envoyer leur nom à Audin, P. T. T., 33, rue Grange-aux-Belles.

Audin, André, Chamoux, Fronty, Gabert, Julhès, Moyné, Peytaud, Roche, Soreau.

Vient de paraître.

ROMAIN ROLLAND

Mahatma Gandhi

Prix : 6 fr. 75. — Franco : 7 fr. 30

## Après Bourges

Regardez-vous donc, camarades moscou-taires, la colonie est un de vos principes.

Il y a quelques jours, dans le « Libéraire », je démontrais, en quelques lignes, que les intérêts des syndiqués étaient mal défendus. Dudit, dans une rectification, indiqua que la somme envoyée à Bourges, pour la salle du Congrès, était de 5 et non de 7 mille francs, comme je l'avais écrit. Dudit fit suivre cet aveu de la manière jésuitique qui lui est propre, par des éloges diatribiques à l'adresse des travailleurs de Bourges. Puis, pour faire aussitôt payer ces louanges, il suscitait leur haine et appelait leur colère contre ma personne.

Un tel appel lancé par un des dispensateurs des grâces confédérales ne pouvait rester sans réponse.

C'est ainsi qu'à défaut de braves ouvriers, les soi-disant représentants de trois comités, pas moins, politico-syndicaux de Bourges parlent en guerre contre moi. Bien entendu, pour ne pas faillir à la règle, et afin d'exécuter les ordres reçus, on insulte à plume ce que l'on veut.

Je pourrais me contenter d'appliquer à ces serviteurs zélés en mal de platitude le proverbe arabe : « Les chiens aboient, la caravane passe » ; je vais, cependant, tenter de nettoyer très rapidement quelques crottes déposées dans la feuille de la rue Pelleport, au nom des dits comités.

D'abord, je suis de ceux qui sont ravis à l'atelier tous les jours ; le petit caca qui m'était destiné me dépasse pour aller en pleine figure de Dudit et de ses consorts. Mon fonctionnarisme n'a pas dépassé deux années effectives. Il n'en est pas ainsi pour tous, même à Bourges, quoi qu'en dise le sacrilège rédacteur de l'article me concernant.

Je n'ignore rien du fonctionnement des sociétés immobilières syndicales. Il ne s'agit pas, à l'aide d'arguments subtils, de chercher à jeter la confusion, mais bien de prouver qu'une salle n'avait pas été offerte gratuitement et que les cinq mille francs envoyés par la C. G. T. U. n'ont pas été dépensés. S'ils l'ont été le détail doit en être publié afin que tous les syndiqués sachent à quoi cette somme a servi, comme j'espère aussi que les syndiqués sauront un jour à combien s'élève le total des dépenses du Congrès de Bourges pour la C. G. T. U.

Je n'ai jamais douté du désintéressement des travailleurs de Bourges. Je doute seulement de certains patrons exploités syndiqués au Syndicat des employés et qui ont travaillé à l'édification de la salle du Congrès.

Il est possible que la scission n'existe heureusement pas à Bourges. Cela n'empêche pas, hélas ! les organisations syndicales d'avoir d'assez faibles effectifs. Il faut une singulière dose d'audace pour écrire que le « Libéraire » fait des entorses à la vérité, alors que la presse orthodoxe suffit amplement à cette belle besogne.

Parler de calomnie quand on en a admis le principe, n'est-ce pas ridicule ? En ce qui concerne les clichés habituels de « démouleur d'unité », de « triste attitude durant le congrès » et autres idioles à la portée du premier imbécile venu, que m'occupe le rédacteur dudit article, je les lui laisse pour compte, elles lui feraient trop défaut dans sa besogne habituelle.

Enfin, pour en finir avec cette stupidité de terroir, j'indique tout de suite que, d'usage je n'ai atteint par la bave de quelques crapauds, cela ne m'arrêtera nullement dans la tâche d'assainissement du syndicalisme que j'ai assumée, avec d'autres camarades.

LE PEN.

## DANS LE NORD

### La minorité est en marche

Dimanche 16 décembre, quantité de délégués ont répondu à l'appel qui avait été lancé en vue de former dans le Nord un groupe de la minorité syndicaliste révolutionnaire ; d'autres se sont fait excuser qui n'ont pu venir pour des raisons de force majeure, mais qui ont déclaré accepter par avance ce qui serait décidé.

Les minoritaires réunis le 16 courant défendront le syndicalisme intégral défini dans la Charte d'Amiens.

Ils lutteront contre cette pourriture qu'est la réligibilité des fonctionnaires syndicaux.

Ils œuvreront aussi sérieusement pour l'unité.

Cette réunion préliminaire sera suivie d'une autre assemblée dans le courant de janvier. Que, d'ici là, tous ceux qui sont d'accord avec nous s'emprennent de nous faire savoir le dimanche qui leur plaira le mieux pour l'organisation de cette deuxième réunion. La date en sera fixée ultérieurement. Les syndicats et les individualités sont priés d'y venir nombreux.

Pour la minorité : Semat, Perrier, Vigneron, du bâtiment de Lille ; Ville, Descamps.

Chabat, du textile de Lille ; Van den Heste, Ruyscraet, des métaux de Lille ; Vallet, de Lannoy ; Wastiaux, du bâtiment de Wattrelos ; Cattel, des métaux de Roubaix ; Demol et Bonne, du bâtiment de Dunkerque.

P.-S. — Que dès aujourd'hui les camarades adressent la correspondance relative à la minorité au camarade Albert Semat, 3 bis, rue des Pénitents, à Lille.

Les militants syndicalistes du Pas-de-Calais sont spécialement invités à cette prochaine assemblée.

## Communiqués Syndicaux

**Fédération unitaire des Employés.** — Réunion du Comité fédéral demain vendredi 28 décembre, à 21 heures, 33, rue Grange-aux-Belles. — Présence indispensable.

**Union des Syndicats de la Seine.** — Commission exécutive. — Ce soir, jeudi 27 décembre, à 20 h. 30, réunion de la C. E., salle habituelle, 33, rue de la Grange-aux-Belles. — Présence indispensable de tous les délégués.

**Tonnelliers et similaires.** — Ce soir, jeudi 27, à 20 h. 30, au siège, 4 bis, rue Pleyel, réunion du conseil.

Le camarade Aubert est prié d'être présent.

**Hôtels, cafés, restaurants et bouillons.** — Réunion de conseil de 21 à 24 heures, à la permanence.

**Boulangers.** — Ce soir, à 17 heures, salle des commissions, 2<sup>e</sup> étage, réunion du conseil.

**Sciureurs, découpeurs, mouliniers.** — Réunion du conseil, aujourd'hui, à 20 heures, salle des commissions, 5<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

**Chauffage.** — Section des fumistes, monteurs. — Ce soir, jeudi, à 18 heures, salle du bas, côté droit, Bourse du Travail, assemblée générale.

Présence indispensable.

**Travailleurs de la pierre.** — Ce soir, à 17 h. et demie, 60, rue Charlot, réunion des conseils (ancien et nouveau).

Nomination du bureau.

**Employés.** — Ce soir, à 20 h. 30, salle Lefebvre, 8, avenue Mathurin-Moreau, assemblée générale.

Renouvellement partiel du conseil.

**Métaux.** — 4<sup>e</sup> section. — Réunion plénière, ce soir, jeudi 27, à 20 h. 30, rue de Belfort, 12.

**Amouillement.** — Ce soir, jeudi 27, pour les maisons Pascal, Cozette, rue de Montreuil, ainsi que pour toutes les fabriques de la rue de Montreuil comprises entre le boulevard de Charonne et l'avenue Philippe-Auguste, réunion générale, à 18 heures, salle Pédrolelli, 98, rue de Montreuil, Paris-11<sup>e</sup>.

Orateurs : Rossignol, De Groote et Gérard. Demain, vendredi 28 : Maisons Smit, 24, rue Dautencourt ; Bosman et Bédarmie, 213, rue Champignon, ainsi que la fabrique du 211 ; Billard et Rousseau, 4, rue Lacaille ; Gâteau, 186, rue Legendre, et la fabrique de pianos, 196, rue Legendre, réunion générale à 18 heures, salle de la Maison des Syndicats, 172, rue Legendre, Paris-17<sup>e</sup>.

Orateurs : Fayet et Henriot.

**C. I. des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>.** — Réunion de tous les délégués, demain, vendredi, à 20 h. 30, salle Sésac, 6, rue Lanneau.

Ordre du jour :

Le Congrès de l'Union ;

Désignation des délégués.

## Dans le S. U. B.

Conseil général, ce soir, à 18 heures, bureaux 13 et 14.

**Commis-dessinateurs.** — Réunion du conseil de section, ce soir, à 20 h. 30, bureau 13.

**Plombiers-couvreurs.** — Demain, vendredi 28, à 17 h. 30, assemblée générale extraordinaire. La présence de tous est indispensable.

## PETITE CORRESPONDANCE

Jean Biset. — Envoie adresse si tu désires recevoir le « Libéraire ».

Gauvin. — Nécessaire pour abonnement est fait.

Louis Van Loeker Loos est prié de faire parvenir son adresse au journal.

Moudre, qui a remis le montant de son réabonnement veut-il nous envoyer son adresse ?

**Grenoble.** — Un jeune camarade très dévoué se chargerait de la vente du « Libéraire », le soir, à condition qu'il trouve un camarade afin de ne pas être seul pour faire la vente. Lui écrire : Arand, 9, rue Renaudon, Grenoble.

Un camarade serait acheteur d'une bibliothèque. Faire offre au « Libéraire ».

Des copains pourraient-ils se désoler du numéro 21 de la R. A.

J.-B. Théras. — Bien reçu chèque postal. Merci.

Le camarade cordonnier qui avait demandé un apprenti est prié de s'adresser à Marcel Jout, 10 ter, rue des Saules, Paris-18<sup>e</sup>.

Duchaine, à Roanne. — Reçu mandat en temps.

Saling Georges. — Ton cahier est au journal, merci. — Soustelle.

Leroux Pierre (Morbihan). — Ton abonnement est terminé.

Un camarade de 13 lustres. — N'ai pu me procurer le livre demandé. Int. C. vable. Cordialement.

Godeaux pourrait-il remettre au « Libéraire » Jacques Le Paresseux qu'un copain lui a prêté. S. T. P.

Germaine Berton a bien reçu la lettre du compagnon « Alexander Noir », elle le remercie avec émotion.

## Pour perfectionner notre quotidien

### Souscription à l'Emprunt de 150.000 Frs

Je, soussigné (Nom, prénoms, adresse)

declare souscrire à ——— part ——— (nombre en toutes lettres) de cent francs chacune, pour le « LIBERTAIRE » quotidien, dans les conditions, fixées par le Congrès de l'Union Anarchiste des 12 et 13 août.

le ——— 1923.

(Signature)

Les souscriptions sont reçues tous les jours à l'Administration du « LIBERTAIRE » 9, rue Louis-Blanc, de 9 heures à midi et de 14 à 19 heures, le dimanche, de 9 h. à midi. Par correspondance, adresser les sommes souscrites : Chèque postal Férandel, 586-65, Paris.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### CONVOICATIONS

#### Paris et Banlieue

**Groupes les anarchistes.** — Dimanche 30 décembre, 10 heures du matin, Maison des Syndicats, 18, rue Cambronne, grande réunion publique, par le camarade Le Meilleur. Sujet traité : Propagande et organisation des anarchistes.

**Groupe libertaire du 11<sup>e</sup>.** — Face aux événements et devant la nécessité pour les anarchistes de se sentir plus que jamais les coeurs, réunion aujourd'hui 27 courant, 195, boulevard Voltaire, Aux Rendez-Vous des cochers, salle du premier étage, à 20 h. 45.

Le camarade Léon Louis y traitera « La philosophie anarchiste ». Appel est fait à tous les copains et sympathiques aux idées.

**Groupe libertaire d'Etudes sociales de Saint-Denis.** — Il est rappelé aux camarades que la réunion du groupe a lieu, à 20 heures, tous les vendredis, 4, rue Suger, Bourse du Travail de Saint-Denis. Tous les sympathiques à nos idées sont cordialement invités à venir animer nos discussions.

**Jeunesse anarchiste.** — Ce soir, à la maison commune, 49, rue de Bretagne, causerie par un camarade sur le problème sexuel. Invitation à tous les jeunes gens et aux jeunes filles.

**Groupe théâtral.** — Le Groupe théâtral adresse un appel aux camarades qui se sentent des dispositions pour le théâtre. Il adresse aussi un appel aux camarades musiciens, en vue de la constitution d'un orchestre. Les adhésions sont reçues tous les samedis, de 5 à 7 heures, au « Libéraire ».

P. S. — Brutus Mercereau désireait entrer en rapport avec le groupe théâtral « La Phalange ». Prière de lui écrire au journal.

#### Province

**Gausseries populaires de Lyon.** — Réunion demain vendredi 28, à 20 h. 30, au siège, 17, rue Mignangu.

Causerie par B. Perrier sur l'autorité à travers les âges et sur le suffrage universel. Invitation à toutes et à tous.

**Aux Vierzonnais.** — Les camarades lecteurs du « Libéraire » de la région vierzonnaise qui croiraient bon de ne plus rester isolés sont avisés qu'un groupe est formé à Vierzon. Pour plus de renseignements il suffit de s'adresser à Garsault Robert, 39, route de Tours, à Vierzon, ou à Grandjean Louis, à Fobey (Cher).

**L'Aube Nouvelle.** — Ce groupe organise un grand concert le dimanche 13 janvier, à 16 h. 30, salle du Gallion, rue de l'Arc, à Lille.

Chants, monologues, « Bibi », pièce en un acte.

Grande tombola gratuite.

## Pour que vive le "Libéraire"

Campo, 1 fr. 05 ; X... 1 fr. ; X... 10 fr. ; L. Le-fèvre, 5 fr. ; Charles, 50 fr. ; Maurice Guernier, 2 fr. ; Marcel et Germaine, 4 fr. ; Theuill, 5 fr. ; Hydra, 1 fr. 80 ; Pujols et Brousse, 2 fr. 05 ; X... 0 fr. 70 ; Louise, 2 fr. ; l'Imprimeur, 7 fr. 50 ; Roy, 0 fr. 00 ; la Semelle, 2 fr. ; Lucien Petit, 5 fr. ; Onorice, 5 fr. ; Anthropus, 1 fr. ; Un cannibale, 30 fr. ; X... place d'Italie, 1 fr. ; R. Marx, 5 fr. ; Chantier la Parisienne, Chantier Versalles, versé par le « Libéraire », 41 fr. ; Clémence, 10 fr. ; Francine Boudoux, 2 fr. ; Bolet et sa compagne, 3 fr. ; Salfrey, 2 fr. ; Maille, 2 fr. ; Caliste, 2 fr. ; Léchevin, 1 fr. ; Michel, 2 fr. 80 ; Roger Dondlinger, 2 fr. ; 2 camelots à la manque, 10 fr. ; Pour le « Libéraire », 5 fr. ;

G. D. 5 fr. ; Mme Novaro, 2 fr. ; Pot à Colle, 3 fr. ; Bertin, 5 fr. ; Petit, 5 fr. ; Boucard, 7 fr. ; Angel Bénédicte, 2 fr. ; Drouin, 0 fr. 90 ; Un admirateur de Germaine Berton, 1 fr. ; Rousseau, 5 fr. ; Martin, 2 fr. ; Mado, 0 fr. 75 ; Marcel, 10 fr. ; Boucat, 2 fr. ;

Marq Paul, 2 fr. ; Marq Georges, 3 fr. ; Sue Ant, 2 fr. ; Poiret, 2 fr. ; Poullan René, 1 fr. ; Lejeune Jules, 1 fr. ; Lerant Jean, 2 fr. ; Pichoux, 5 fr. ; Guilbert Ch., 3 fr. ; Pour l'anarchie, un groupe de copains, 20 fr. ; Georges René, 2 fr. ; Glintz, 1 fr. 25 ; Elouet, 3 fr. ; Tréguier, 2 fr. ; Jacques Damoy, 5 fr. ; Mathieu, 2 fr. ; Plain, 25 fr. ; Léon Martin, 7 fr. 50 ; 2 zebres, 5 fr. ; Bénédicte sur le livre de Vidal, 50 fr. 50 ; Tabary, 6 fr. ;

Lucien, 3 fr. 80 ; Colas, 20 fr. ; Sirgel, 4 fr. 45 ; Maurin, 3 fr. ; Donichet, 2 fr. ; Vauville, 1 fr. 20 ; Un dentiste, 3 fr. ; 3 copains chantier Arts et Métiers, 15 fr. ; Veber Eugène, 2 fr. ; Elie, 5 fr. ; Pierre, 1 fr. ; Goutières, 1 fr. ;

Un acheteur, 3 fr. 30 ; Ondot, 4 fr. ; Ballin, 5 fr. ; Franco,